



**La femme  
d'après**

**ARNAUD FRIEDMANN**

la manufacture de livres



# La Femme d'après



Arnaud Friedmann

# La Femme d'après

LA MANUFACTURE DE LIVRES  
la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue  
et être tenu informé de nos publications,  
envoyez vos coordonnées, en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

[contact@lamanufacturedelivres.com](mailto:contact@lamanufacturedelivres.com)

[www.lamanufacturedelivres.com](http://www.lamanufacturedelivres.com)

ISBN 978-2-35887-822-7

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« I'm looking for a way to play this part where age doesn't make any difference. »<sup>1</sup>

Gena Rowlands, *Opening Night*

---

1. « J'essaie de jouer ce rôle de manière à ce que l'âge ne soit pas un sujet. »





MONTPELLIER  
6 AU 10 AOÛT 2009



Il y a l'air tiède du milieu de la nuit, quelques moteurs en écho, le bourdonnement des télévisions à l'intérieur des immeubles, puis soudain, des voix. Je ne m'y attendais pas. Je pensais avoir le trajet pour moi. J'avais fantasmé ce retour solitaire jusqu'à la voiture, dix minutes pour infuser la soirée, ses promesses. Il n'y a pas loin, de l'appartement au parking, le quartier est excentré ; cubes neufs, habitations cossues ; malgré l'été je n'avais pas prévu ça : croiser des gens.

Je ne ressens pas d'appréhension. Juste le dépit d'autres silhouettes que la mienne dans les rues, et l'ennui des politesses auxquelles il faudra se soumettre.

Ils s'approchent, ils parlent fort. Je les entends, même si je ne distingue pas les mots. Ils ont l'accent d'ici, du Sud, ou de plus au sud ; des voix d'hommes jeunes. Je souris. Je revois la silhouette de Jacques à côté de la mienne sur le balcon, nos corps animés par la même attraction que vingt ans plus tôt, les gestes vigilants qui étaient les nôtres pour trinquer et nous dévoiler sans l'urgence des premières fois.

Ils avancent vers moi sans le savoir, sans savoir qu'à la prochaine intersection ils me croiseront, moi que leur jeunesse

attendrit. Leurs voix s'imposent à la nuit, des promesses les attendent, plus entières que les miennes, moins sereines. Je m'ouvre à eux avant de les avoir vus, malgré mon envie d'avoir la ville pour moi seule.

Depuis combien d'années ne me suis-je pas sentie légère à cause d'un homme ? Du commencement possible d'une histoire – de sa répétition dans le cas présent ?

Maintenant, je les vois. Ils m'ont vue, eux aussi. Ils cessent de parler, continuent d'avancer dans ma direction. Une angoisse, d'un coup. Elle chasse mes rêves de romance répétée avec Jacques, m'assène que je ne devrais pas être là, à marcher dans les rues de Montpellier le visage allumé d'un espoir anachronique, avec mes rêves de promenades dans la nuit pareilles à celles de mon adolescence.

Ils sont quatre, trois derrière, un qui se tient devant, qui met le cap sur moi comme si je n'existais pas. Ou que si, justement. Comme si j'existais trop.

– C'est pas prudent de se balader toute seule, comme ça, la nuit, madame.

Derrière, les comparses ne ricanent pas. Je me serais attendue à ce qu'ils ricanent, ça aurait correspondu à mes codes, j'aurais identifié l'agression, au moins reconnu ça, ça m'aurait tranquilisée.

Celui qui se tient devant est tout près de moi. Les autres à quelques pas, indistincts. Je sens l'odeur de son haleine, un relent de chewing-gum à la menthe, décalé. C'est ce qui m'affole le plus, de reconnaître dans sa bouche les effluves de mes premières amours, de Jacques à la sortie de notre premier cinéma ensemble, il y a un peu plus de vingt ans. *Opening Night*.

– T'as entendu ce que j'ai dit ? C'est pas prudent, ce que tu fais.

L'affiche du film rechigne à s'estomper, derrière la vitre sale de la rue Gambetta. L'obtuse pâleur de Gena Rowlands et la force qui se dégageait d'elle. *Je t'imagine comme elle, plus tard*, m'avait chuchoté Jacques pendant qu'on s'approchait de la caisse ; je l'avais mal pris.

Le silence me contraint à regarder celui qui vient de parler, le silence et l'immobilité soudaine de notre décor. Aucun de ses traits n'adhère à ma mémoire. Je me concentre sur sa voix, y déniche des intonations qui pourraient plaire aux filles s'il les modulait différemment, à la manière d'un acteur américain. Les autres continuent de se taire. Je n'avais pas l'impression, avant d'apparaître dans leur champ de vision, que leur conversation rendait un son grégaire. L'idée me traverse, je me hais pour cette idée, l'idée me traverse que je ne devrais pas être là, pas avoir traversé la France pour retrouver Jacques vingt ans après notre séparation, me mettre en travers du chemin de ces types, les contraindre à m'agresser. À laisser leur chef rouler ces mots menaçants, jouer la partition attendue.

Au moins j'aurais dû rester chez Jacques jusqu'à la fin de la nuit, accomplir ce que j'étais venue chercher, plutôt que m'offrir cette liberté dans les rues, le film de la soirée dansant dans la tête jusqu'au parking, jusqu'à l'hôtel. La possibilité de croire que j'avais encore le pouvoir d'en rester là, rentrer chez moi, juste l'avoir revu et désiré autant qu'il y a vingt ans.

– Tu me réponds, *connasse* ?

J'enregistre qu'il ne m'a pas traitée de salope. J'en tire un courage inouï, déplacé, une absence de peur absolue. *Salope*, oui, l'histoire aurait été différente. Les comparses aussi sont déçus. Il n'y pas de temps à perdre pour garder l'avantage.

– Je me promène.

– Toute seule ?

Il va ajouter quelque chose. La phrase est déjà prête, elle contient le mot qui déclenchera ce qui est écrit, qui scellera mon destin. Je le refuse. J'improvise une réponse pour que le mot ne soit pas dit, qu'il me reste une chance d'atteindre la voiture, de ne pas finir en fait divers.

– Vous êtes de Montpellier ?

Ça le déstabilise. Le mot n'est pas sorti. Je prends mon sac le paquet de cigarettes entamé avec Jacques, lui en tends une. Pas aux autres.

– Je fume pas.

Je range mon paquet, comme si ça ne se faisait pas, de s'en griller une devant un non-fumeur. Même si le non-fumeur est l'agresseur. Je l'ai énoncé, mentalement : *l'agresseur*. Ça devient réel, du coup, la situation. Plus de place pour *Opening Night*, les souvenirs d'il y a vingt ans, la douceur de la nuit, le bras de Jacques autour de mes épaules quand on avait quitté la salle de cinéma. Le passage qui nous ramenait à la rue Gambetta, la vitre battue de quelques gouttes devant laquelle nous étions restés enlacés, une dizaine de minutes, à fixer l'affiche comme pour prolonger les impressions du film. Le même regard tout à l'heure quand j'ai quitté son appartement.

Quatre types, dont un à moins d'un mètre de moi ; des paroles menaçantes. La suite, je la connais. C'est comme si on me l'avait racontée, la scène que je vais vivre, exactement, l'absence d'issue. Pourtant, il n'y a pas de peur, juste le sprint de mon cerveau pour dénicher des phrases qui pourraient me sauver.

– Je viens de Besançon. J'ai deux filles.

Je cherche dans mon sac, mes mains ne tremblent pas. J'aurais eu les mêmes gestes pour une amie perdue de vue croisée à la sortie d'un hypermarché. *La grande est mon portrait craché, du moins c'est ce que tout le monde prétend. Moi je suis incapable de trouver des ressemblances aux visages.* Du portemonnaie j'extrahis les photos de Zoé et de Clara. Clara, mon portrait craché, paraît-il. Je tends les clichés en direction du type, bras replié. Ne pas le toucher, surtout ne pas le toucher.

Il chasse l'air devant les images, ne me touche pas non plus. Il n'est pas passé loin de ma main. S'il l'avait frôlée, la suite se serait enclenchée, la suite à laquelle je ne vais pas parvenir à échapper, ou peut-être que si, sûrement que si, j'ai l'espoir imbécile d'y échapper, pas pour retrouver la douceur de ma rêverie sur Jacques, ni même le souvenir de mes filles. Non, juste mes pas comme avant ; juste mes pas sans la menace d'inconnus, dans le milieu de la nuit montpelliéraine, la possibilité de me remémorer une soirée d'il y a vingt ans, l'attente dans la file d'un cinéma de province avant la découverte de ce qui deviendrait mon film préféré, la bouche de Jacques. Le lendemain la télévision tournait en boucle sur trois syllabes, Tchernobyl, mon père monologuait pour rassurer la famille, *une exagération de journalistes, ça n'aura pas de conséquences pour nous.* Je pensais aux baisers de Jacques. Des mots nouveaux survolaient la table : radio-activité, fission, réacteur, tandis que j'échouais à me rappeler la forme de son nez, les dimensions de son front, l'épaisseur de ses lèvres.

– Je m'en fous, de tes filles.

– Pas moi.

*Pas moi, j'ai dit. J'ai envie de pleurer tout à coup. Il faut congédier Zoé et Clara, ce soir je ne peux compter que sur*

moi. Parler, pour qu'il ne me traite pas de salope, ou de pute, pour que ne s'enclenche pas ce à quoi il aspire, ce que guettent ses trois comparses en arc de cercle. Parler comme mon père devant sa télévision pour conjurer une inquiétude confuse.

– Vas-y, te laisse pas embrouiller.

Le meneur fait un geste, l'autre se tait. Il me regarde, je comprends que j'ai gagné, pas un muscle de mon visage ne l'indique, toute ma concentration monte à mes yeux, pour les vider de toute expression, ne pas les détourner de lui et dans le même temps lui dénier tout prétexte de conflit, d'étincelle.

– Pourquoi t'as parlé de tes gosses ?

Il sait aussi qu'il a perdu. Il gagne du temps, pour les trois autres, derrière. Je manque de hausser les épaules, la sueur me saisit le dos, la nuque, hausser les épaules, non, surtout pas.

– L'aînée a dix ans. Zoé. La plus petite sept. Clara.

– T'as pas de mari ?

Il pourrait ajouter la phrase qui contiendrait le mot, celui qui déclencherait le scénario. Je me grise du risque de lui en laisser la possibilité. L'emballément que ça me procure, tout proche du sentiment que j'avais en sortant de chez Jacques.

L'âge réel de mes filles, je ne peux pas l'avouer. Dix ans et sept ans, c'est doux, ça se dépose comme un baume sur les violences prêtes à surgir. L'âge qu'elles ont sur les photos dans mon porte-monnaie.

*Non*, je réponds.

C'est lui qui hausse les épaules. Je me dis qu'il voit ce que ça fait. Ça ne m'apporte aucun sentiment de victoire, ni de vengeance.

– Tu devrais pas te balader toute seule, la nuit.

À nouveau, il me fixe dans les yeux. L'odeur de menthe passe, mêlée à celle des arbres sous lesquels on s'est arrêtés.



Il y a les phares d'une voiture, à la perpendiculaire du boulevard, dans notre direction.

– On se casse.

– Mais...

– On se casse, j'ai dit.

Ils se cassent.

Je les laisse passer à côté de moi, les quatre, je ne me retourne pas, je ne frissonne pas quand ils me frôlent. Les phares de la voiture s'approchent, je compte qu'il leur faudra cinq secondes pour être à ma hauteur, j'enclenche le compte à rebours, un effort incroyable pour maîtriser chaque pore de mon visage. Le bruit du moteur efface les pas des types qui s'éloignent, ou se planquent derrière un mur pour revenir après le passage du véhicule.

Je ne cours pas.

Je ne lève pas la main quand la voiture me dépasse.

Je reste immobile, les yeux dardés sur le reste du chemin à parcourir jusqu'au parking. Deux cents mètres de trottoir, le boulevard à traverser, la première rue à gauche. Sept minutes.

J'attends. Il n'y a que ma main droite qui tremble, un tremblement incontrôlé. Je ne pourrais pas m'allumer de cigarette s'il m'en prenait l'envie.

Plus tard, quand ma main s'est calmée, je déplace ma jambe gauche. Je fais un pas. Mon corps se trouve à l'équilibre entre l'écart figé de mes pieds, une seconde, deux secondes, puis la jambe droite à son tour obéit, avance. Je marche. Est-il possible que je retrouve dans l'air des traces de l'odeur de menthe ? Ou est-ce l'écho du vent dans les feuilles ?

Je marche. Le ciel est sans nuages, les étoiles atténuées par le halo des lumières de la ville. Je parcours les deux cents mètres du boulevard. Le feu piéton est rouge, je m'engage

quand même, je traverse. Je tourne à gauche. Encore cinq cents mètres, et je vois la voiture. Je ne me suis pas retournée.

Je glisse la clef dans la serrure.

S'il m'avait suivie jusqu'ici... La sensation de sa paume contre ma nuque se fait si réelle que ma peau se contracte. Je pourrais vomir, m'évanouir, mais il n'y a rien, pas de peau étrangère contre ma peau, pas de caresse hostile, pas de couteau contre ma colonne. Je m'installe au volant, avant de démarrer je me permets une dose de larmes, quelques secondes, pas plus ; comme un dû à ce qui vient de se passer. De ne pas se passer. Je ne jette aucun coup d'œil par la vitre conducteur. S'ils m'ont suivie, ils peuvent me voir pleurer. De ça, je me vengerai. Plus tard. Pour l'instant, je leur échappe. Je leur ai échappé. Je verrouille la portière.

J'aurais la force de démarrer et de les écraser s'il leur plaisait de se presser contre l'habitacle.

L'idée surgit dans la nuit. Jusqu'à elle, il y avait eu les sensations attendues : les moindres replis des draps comme une contrainte intolérable, les frissons sous la peau, d'autres larmes, plus lentes ; l'insomnie, bien sûr.

*Ai-je sacrifié mes filles pour sauver ma peau ?*

J'ai un mouvement de repli dans le lit, comme si je voulais m'enfouir d'avoir pensé ça, m'enfuir de moi, de cette ville où je n'aurais pas dû revenir traquer mon amour de jeunesse. L'idée n'a fait que passer, pourtant je sais qu'elle reviendra, que je l'envisagerai comme une hypothèse. Même s'il ne le faut pas. S'il ne le faut absolument pas.

Je me lève, extrais du porte-monnaie la photo de mes filles. Je les fixe, incapable d'être émue par l'image qu'elles me renvoient. Ce pourrait être n'importe quels enfants.

Je pose la photo sur la table de chevet, éteins la lumière.

Demain, je devrai dresser un portrait-robot, et j'en suis incapable. Les visages n'impriment pas dans ma mémoire, je n'en retiens pas les caractéristiques. Pour ma mère, cette incapacité provient de ce que je ne sais pas prêter attention à

autrui. Elle l'a dit à une de ses amies, un jour que je pouvais l'entendre. *Comme son père.*

J'essaie de me concentrer sur les traits du type, mais rien ne vient, à part sa démarche, sa manière de reculer la tête quand j'ai tendu vers lui la photo de mes filles, la densité de son regard.

*Qu'est-ce qu'ils vous ont fait ?*

Qu'est-ce qu'ils m'ont fait ? Des mises en garde, des propos vagues. *Connasse*, c'est vrai, mais est-ce qu'on porte plainte parce qu'on s'est fait traiter de *connasse* ? Une expression du Sud, qu'on balance à la fin de toutes les phrases, une ponctuation sonore. Où est la menace ? Je me figure l'expression du flic, les doigts suspendus au-dessus de sa machine, attendant que ça commence. Que commence ce qui justifierait qu'il tape ma déposition sur sa feuille vierge.

*C'est tout ?*

Je tends le bras pour atteindre l'interrupteur, mes doigts ne reconnaissent pas la géographie de la table de chevet, renversent une tasse qui claque au sol, ne semble pas s'être brisée. Pendant la chute, j'ai senti le contact tiède du sachet de tisane contre le dos de ma main, le sachet encore chaud qui m'a brûlée. J'allume, ça n'a qu'à peine l'effet escompté, ça n'estompe rien, ma respiration ne s'allège pas. La photo se gondole, déforme les traits de mes filles.

Au moins, la tasse est intacte au sol. Je la ramasse. Les projections des restes du liquide tracent sur la moquette une forme sans signification qui dans un film aurait fait l'objet d'un plan fixe, sans musique. Ou peut-être que non. Je n'ai aucun talent pour imaginer ce qui dans ma vie vaudrait la peine d'être filmé, mis en valeur, zoomé.

*Et vous pouvez nous le décrire ?*

Non.

Je ne peux pas.

Je n'ai pas le courage de me lever pour essayer les taches, demain elles se seront incrustées dans la moquette, elles attesteront de la longueur de cette nuit.

Pour cette raison je me lève ; pour qu'il n'y ait pas de traces de cette nuit sur la moquette. Je passe devant le miroir, m'immobilise. Caleçon, tee-shirt informe, des jambes qui m'ont valu les compliments d'anciens amants. Jacques aussi aimait mes jambes, le premier à les avoir caressées, la semaine où le nuage de Tchernobyl s'approchait de la France.

Est-ce que le scénario aurait été différent si je n'avais pas interposé les images de mes filles entre les types et moi ?

Ont-elles senti, dans leur lit à Besançon où sans doute elles dormaient à l'instant où je me servais d'elles, la trahison de la mère ? L'une des deux, plutôt Clara qui me ressemble et me devine toujours, s'est-elle réveillée en hurlant comme prise par un cauchemar ?

À quatre pattes, pour essayer les traces au sol, pour ramasser le sachet de tisane. Ma posture a quelque chose d'indécent. Je contracte mes fesses, mon entrejambe, la honte monte. Je m'assieds. Le souffle coupé. J'ai entendu le mot, dans ma chambre, avec l'exacte intonation du type, le meneur.

*Salope.*

Sa voix, je la reconnais. Pourtant demain je serai incapable de la décrire aux policiers, d'en traduire les sonorités par des mots. Ils pourraient avoir à mon corps défendant des connotations racistes, ces mots. Je ne veux pas de la complicité frontiste des types qui m'écouteront.

Pourtant il suffirait que je laisse planer un doute sur l'origine des agresseurs pour qu'ils me prennent au sérieux.

Ce serait pire.

*Salope*, ils auraient eu raison de le dire.

Je me force à aller jusqu'au miroir. Des cernes sous les yeux. Les sclères rougies d'avoir chialé.

Encore belle. Séduisante.

J'en ai eu la confirmation dans les regards de Jacques.

Je continue de plaire aux bourgeois blancs qui ont raté leur vie sentimentale, qui sont disposés à accueillir sans questions ni conditions le retour de leur premier amour. Des types bien conservés qui vivent dans des appartements luxueux avec vue sur la ville, quartier tranquille, cinquante mètres carrés de terrasse, bacs rouge sang à chaque angle avec quatre variétés de palmiers ; des ingénieurs en biologie qui servent du pouilly-fuissé dans des verres disproportionnés et un *limoncello* aux citrons AOC de la côte amalfitaine en digestif. Qui n'ont pas un mot de trop pour tenter de retenir la femme qui dit qu'elle va rentrer à son hôtel, alors que toutes ses attitudes montraient qu'elle était venue pour passer la nuit.

Les types ont-ils senti dans mon haleine les marqueurs de l'alcool ? Leur ai-je semblé, pour cette raison, impure ? Impropre à assouvir leurs pulsions ? Est-ce que ce serait pire, si le type m'avait épargnée à cause de ma consommation de *limoncello* ? Qu'il ait ricané, plus tard, avec ses potes, *la gueule de la vieille avec son coup dans le nez ? Et la photo de ses filles qu'elle nous a montrée ?*

Je pourrais appeler Jacques, le réveiller, lui demander si j'avais l'air saoule quand je l'ai quitté.

Je n'ai pas pensé à l'appeler, jusqu'à cette minute. Ni à retourner chez lui.

Je tire la peau de mon visage, devant la glace. Que reste-t-il de la femme qui lui a plu, vingt ans plus tôt ? M'a-t-il seulement

*reconnue* ? Aucun grand cru ne pourra remédier à la disparition de celle que j'ai été pendant le printemps de Tchernobyl, aucun sourire sur la terrasse, aucune attirance des corps. Je retourne sous les draps, ils sont froids, la présence de Jacques n'y aurait rien changé.

J'essaie de me le représenter à mes côtés, dans cette chambre d'hôtel. Ce serait plus intolérable encore que de ne partager mon angoisse avec personne. Il aurait des mots manqués pour me consoler, des mensonges sur l'héroïsme dont il aurait été capable, s'il avait été là.

Pourtant, s'il avait été là, je n'aurais pas sorti la photo de mes filles pour l'interposer entre l'agresseur et moi.





Je m'éveille d'un cauchemar où la voix du meneur ricanait. *Il ne t'est rien arrivé.* C'est comme ça que je le désigne, au moment du réveil affolé : le meneur.

Le mot m'exaspère, il renvoie à des soumissions de cour d'école, aux diktats des caïds.

J'écarte les rideaux, lève les volets roulants avec l'espoir que l'air de la nuit m'aidera, l'air vierge des pollutions de la chambre ; avec l'espoir que l'accomplissement d'un geste, quel qu'il soit, écarter les rideaux, ouvrir la fenêtre, m'apportera un soulagement.

Dès que je pose la main contre le tissu rêche, je comprends que ce sera inutile. Pourtant le geste se poursuit de lui-même.

Il y a devant moi le rectangle frais de la nuit, l'angle supérieur droit mordu par une avancée du toit, et à la verticale, la lune. Je ne l'avais pas remarquée si pleine, en sortant de chez Jacques. Peut-être est-ce elle qui a éveillé les instincts belliqueux des types, poussé le meneur à m'insulter ?

*Connasse.*

Je me retourne. Dans la chambre, il n'y a personne. Pourtant, la voix a résonné.

Dans la chambre, il n'y a personne, la forme blanche de la couette mal rabattue sur le lit dans l'angle supérieur droit, comme une copie du paysage dévoilé par la fenêtre, démasque l'endroit où ma tête a cherché sans succès la consolation du sommeil.

J'avance jusqu'à la porte, fais jouer la poignée. Fermée. Je vérifie qu'il n'y a personne dans la salle de bain, derrière le rideau de douche, aucune crainte du ridicule. Aucun sentiment de sécurité supérieure, après. *Connasse*. Le mot a résonné dans la pièce, investi les lieux, il cogne à mon crâne. Des deux mains j'étire la peau de mes joues, enfonce les doigts sous les os zygomatiques, me déforme. Le reflet du miroir me renvoie une image qui n'est ni plus ni moins moi qu'avant cette déformation.

Je retourne à la fenêtre. Il me semble qu'à la surface de la lune aussi il y a une ablation, une morsure pareille à celle du ciel et de mon lit. J'aurais dû m'arracher un morceau de peau pour m'intégrer au dérèglement du monde.

J'essaie de me reprendre, de ne pas perdre pied. La lune n'a pas pu s'effacer, même en partie. Je la fixe. Pourtant, c'est indéniable, une zone d'ombre la grignote. Si une éclipse avait été annoncée, Jacques m'en aurait parlé. Il m'aurait retenue jusqu'à son avènement, en aurait profité pour m'enlacer sur son balcon, comme il l'avait fait vingt ans plus tôt à la sortie du Piazza. À l'angle de sa rue, cinq cents mètres plus bas, quatre types seraient passés après minuit, n'auraient croisé personne, le meneur n'aurait lancé son *connasse* à la gueule d'aucune femme, ni sous-entendu qu'il n'était pas prudent de marcher seule, la nuit, lorsque l'on est une femme de mon âge.

Un papillon vient battre la fenêtre à côté de moi. Il repart, hésitant, blessé ? Ses ailes bruyantes se dispersent dans

l'obscurité, bientôt il ne sera plus visible. Il disparaît dans la masse du bâtiment d'en face; je remarque un type à sa fenêtre, qui traque la lune avec une longue-vue. Il ne m'a pas repérée, je suis soulagée de ne pas avoir allumé la lumière. En détaillant mieux la façade, je me rends compte qu'une fenêtre sur trois est ouverte, peuplée de silhouettes orientées dans la même direction. C'est leur présence qui a causé mon malaise, même si je ne m'en étais pas rendu compte. Je bats en retraite, je ne supporterais pas que l'un deux me dévisage, me hèle, me sourie.

L'écran de mon portable découpe un carré phosphorescent dans la nuit de la chambre, les deux notes d'accueil familières ont ce soir une tonalité différente... De l'extérieur, pour ceux d'en face, ma fenêtre s'est colorée d'une lumière bleutée, les plus curieux peuvent deviner qu'un client a allumé son ordinateur, ou la télévision. Ils ne savent pas que c'est moi. Ils ne peuvent plus me *voir*.

Il est trop tôt pour appeler mes filles.

Mon téléphone me confirme qu'il y a bien, cette nuit, une éclipse de lune. Je lis l'intégralité de l'article, sans en comprendre un mot.

J'ai envie de m'avancer vers la fenêtre, de contempler le spectacle comme les autres, mais il y a les troncs anonymes qui dépassent des fenêtres, les bras qui se tendent, des couples enlacés qui seront sans doute séparés à la prochaine occurrence du phénomène (dans combien d'années? je l'ai lu il y a moins d'une minute, impossible de m'en souvenir), qui feignent de ne pas s'en douter. Jacques avait peut-être prévu d'évoquer le sujet, si je n'étais pas partie si vite, de me réserver la surprise à l'occasion d'un passage sur sa terrasse. Il faudra que je lui demande, demain.

Ou ce soir ? Il aurait été normal que je l'appelle en arrivant à l'hôtel. Mais maintenant ? En pleine nuit ? Répondrait-il ?

J'éteins le téléphone, m'approche de la fenêtre en longeant le mur, clandestine. Entre le rideau et la vitre, un interstice de quelques millimètres offre à mon regard une bande verticale d'appartements. Huit étages. Sur chacun d'eux, quatre fenêtres entrent dans mon champ de vision, une cinquième se floute sous les mouvements imperceptibles du tissu. Je recense seize fenêtres allumées, vingt-trois silhouettes tournées vers la lune. Sept couples, dont quatre enlacés. Ils ne bougent pas, neuf braises de cigarettes par intermittence s'embrasent, composent sur la façade de l'immeuble des dialogues clignotants, des communications aux règles inaccessibles. Ils n'ont pas conscience d'être si nombreux, encore moins d'être observés. Aucun d'eux n'a eu à subir plus tôt dans la soirée les menaces d'inconnus rencontrés dans la rue, ils se sont endormis le réveil réglé sur l'horaire de l'éclipse, ou ont veillé jusqu'à l'effacement programmé de la lune. Maintenant, ils regardent, se demandent s'ils seront encore vivants quand le phénomène se reproduira. Bientôt ils retourneront se coucher, s'endormiront ou feront l'amour ; je resterai cachée à fixer les ouvertures sans vie de leur immeuble.

Tout à coup, au sommet de l'interstice entre la fenêtre et le rideau, une clarté, puis la lune. Je la laisse pénétrer tout entière dans le rectangle effilé de mon champ de vision, ça dure, je ne suis pas pressée. Lorsqu'elle disparaît, l'ombre de l'éclipse l'a presque abandonnée.

Les coups contre la porte me font bondir. La poignée s'abaisse trois fois, trois mouvements de métronome, déshumanisés. Il y a une clef glissée dans la serrure, qui fait sourdre dans mon dos une terreur instantanée. Je hurle.

Le visage de la femme de chambre répercute ma terreur, elle se jette en arrière en hurlant elle aussi des excuses, ou des insultes, claque la porte. Ses pas décroissent dans le couloir, saccadés, comme si j'en avais brisé la mécanique. Je devine son cœur battre aussi vite que le mien, sa haine des clientes qui ne quittent pas leur chambre à l'heure du nettoyage. Si elle s'était fait harceler par quatre inconnus, elle n'en serait pas sortie indemne.

11 h04.

J'ai dormi.

La chaleur s'engouffre dans la chambre par la fenêtre restée ouverte, se déploie sur la blancheur de la couette, la nudité des murs, le vide de la journée qui m'attend. Je n'ai pas envie d'aller à la plage, pas envie de contacter Jacques à midi comme je lui ai promis. Peur d'entendre la voix de mes filles, qu'elles perçoivent dans la mienne ce qui m'est

arrivé hier, le rôle que je leur ai fait jouer, dont je dois les préserver.

Je me douche. M'habille. La femme de chambre, à nouveau, frappe à ma porte. Je lui ouvre, m'excuse, nous ne sourions pas de notre double terreur, ne sympathisons pas, notre conversation n'a pas de consistance, nos mots ne nous servent à rien.

Je marche dans les rues. Je reconnais les abords de la gare, pénètre dans le hall, circule parmi les passagers, me laisse porter par les escalators. Des quais, des destinations, des annonces au micro. Je m'installe à la table d'un bistro sous un couloir couvert, commande un café que je bois en regardant défiler les inconnus qui traînent leurs valises, transpirent, sortent des trains heureux de trouver l'été, le soleil, les promesses des vacances. Trois heures s'enchaînent sans que je bouge de mon tabouret.

Mon téléphone sonne, je ne réponds pas, le poids des gestes à accomplir pour décrocher, me lever, commander un autre café, s'avère insurmontable. Plus tard, je marche dans Montpellier. Les intersections des rues sont emplies d'autochtones, de touristes, d'individus dont la présence interdit aux meneurs de se mettre en travers du chemin des femmes, de les traiter de *connasse* et de disparaître. Je marche, mes pas ne me permettent pas de me réapproprier ma liberté, de me reconstituer une insouciance.

Je pourrais tomber sur eux, dans la clarté du soleil d'août. Sentir dans l'air l'haleine mentholée du meneur. Depuis hier, je n'ai pas pensé qu'ils ont continué à exister après mon agression. Je les ai figés dans la centaine de secondes de notre confrontation, de l'instant où j'ai entendu leurs voix à celui où leurs pas se sont éteints dans mon dos.

Je ne peux plus avancer. Des corps me bousculent, je devine des commentaires, accepte les colères que mon immobilité fait éclore. Ils existent, les trois restés groupés à l'arrière du meneur. Il existe, lui à qui j'ai parlé de mes filles. Dans son doigt qui s'est pointé vers moi, le sang circule. Ils existent et je serais incapable de les identifier s'ils se matérialisaient devant moi.

Il y a un commissariat, à quelques mètres de moi. Mes pieds refusent de m'y porter, au contraire ils m'en éloignent. Je n'ai jamais eu cette sensation d'être emportée sans savoir où j'allais, de ne plus me conduire. Je suis accélérée, je me précipite dans les rues de Montpellier, c'est moi qui heurte des inconnus, bouscule des types qui téléphonent, qui sont peut-être mes agresseurs d'hier. Je reconnais la terrasse d'un restaurant où j'ai dîné avec Jacques, en 1986, une boutique de vêtements où je me suis arrêtée avec mes filles une quinzaine d'années plus tard. Une guêpe se cogne contre ma lèvre, bourdonne en s'éloignant, je suis la trajectoire incurvée de son vol, porte une main à ma bouche. Elle ne m'a pas piquée.

Je regagne mon hôtel. L'écran de mon portable affiche neuf appels en absence, six de Jacques, trois de Clara. Aucun message. Les fenêtres de l'immeuble d'en face sont toutes fermées, volets, stores, rideaux, pour refouler à l'extérieur la chaleur de la fin de journée. Impossible de croire que la nuit dernière des couples s'y accoudaient, des silhouettes s'y massaient pour scruter la disparition de la lune. Impossible que les nuits se succèdent désormais.

Je m'allonge, habillée, sur le lit. Des étages supérieurs de l'immeuble, on peut me voir. Une femme entre deux âges, encore séduisante. Un pervers pourrait se branler en me regardant. Formuler mentalement que je suis *bien conservée*.

Je pense à me lever pour tirer les rideaux, renonce.

Jusqu'à minuit, je résiste à l'endormissement pour contenir cette journée, l'étirer jusqu'à l'absurde, les yeux fixés sur mon réveil. Aux dernières secondes avant minuit, une panique, puis minuit, et rien.



Henri Delavelle me prend le bras pour descendre du tramway, ne le lâche pas quand nous avançons sur le trottoir. La ville s'efface. Nous nous engageons sur un pont. Au bord de la margelle, trois clochards se bastonnent. Je me retourne pour m'assurer qu'ils ne transfèrent pas leur agressivité sur nous, ils ne semblent pas nous avoir remarqués. La bouche de celui qui gueule le plus fort est édentée, à l'exception d'un chicot qui brille avec excès. Je me rapproche d'Henri, qui prend mon geste pour une acceptation.

Le pont surplombe des arpents de garrigue dont les relents me procurent une ivresse comparable à celle de me faire courtiser par cet homme qui ne me plaît qu'à peine, ou juste parce qu'il insiste. Je l'avais trouvé plus séduisant sur sa photo de profil. Son nom aussi avait quelque chose de prometteur. Henri Delavelle. Maintenant qu'il marche à côté de moi, je repère les défauts de sa peau, les plis sous le menton, des relents de sueur dissimulés sous un déodorant de bonne qualité. Il a glissé sa main dans la poche arrière de mon jeans, chacun de mes pas provoque une caresse de sa paume contre mes fesses.

*Je me demande comment tu les choisis*, aurait grommelé ma mère.

Nous nous engageons dans une galerie qui longe un flanc de coteau. L'impatience d'Henri Delavelle grandit. Il ralentit, cherche à m'embrasser. Je me retourne, les clochards nous suivent à une distance raisonnable.

Quelque chose dans mon comportement, un raidissement, l'informe que je ne me laisse plus faire. Pourtant il me plaque contre le bord de la galerie, laisse les trois types nous dépasser. Ils font mine de ne pas nous regarder.

Henri Delavelle se colle à moi. Son souffle s'accélère. Je perçois une vague odeur de transpiration crânienne dans ses cheveux. Le désir arrive, crispe le bas de mon ventre, disparaît aussi vite qu'il s'est manifesté. Il laisse place à l'ennui d'un corps inconnu contre le mien, à l'inutilité d'un sexe d'homme plaqué à mon pubis.

Je laisse sa langue fouiller la mienne, satisfaite malgré tout qu'il ait envie de continuer. Je connais son nom et son prénom, sa manière de relever le menton par à-coups brusques, mais je ne sais pas qui il est ; s'il a le droit de m'imposer son intimité. Il devine mes interrogations, recule d'un pas.

*Tu m'énerves.*

Il répète :

*Tu m'énerves !*

Il prononce cette phrase en boucle. La reedit une dernière fois, avec une modulation interrogative :

*Tu sais que tu m'énerves ?*

J'acquiesce en caressant ses cheveux comme ceux d'un enfant inconsolable. Nous n'irons pas plus loin.

Henri Delavelle l'a bien compris.

L'hôtel est silencieux. Du rêve, ne subsiste que la sensation de ma main contre les cheveux d'Henri Delavelle. Le ressac de la nuit contre la fenêtre entrouverte a la même douceur que mon geste.

Je cherche une position pour me rendormir. Mes doigts frôlent la peau de mes jambes, y provoquent des frissons.

Au premier de ces frissons, le souvenir du meneur m'exproprie de mon corps. Tout en moi se contracte. La respiration s'accélère. Il n'y a plus de plaisir au contact des draps, aucune paix dans le balancement des rideaux. L'érotisme niais de mon rêve m'accable.

J'envoie un texto à Jacques. Je lui propose de le retrouver dans l'après-midi. Je m'excuse pour mon silence de la veille – une fièvre passagère.

Je prends le livre commencé dans le train, son poids entre mes doigts me décourage. Il faudrait fermer les yeux, se rendormir, trouver dans les rêves l'oubli de ce qui aurait pu se passer.

Je ne me rendors pas.



Jacques retire son tee-shirt, découvre trois plis au bas des hanches que le soleil n'a pas bronzés, qui tracent des moustaches blanches autour de sa colonne. Il est resté mince, je sais qu'il s'entretient plusieurs fois par semaine dans une salle multisport ; pourtant la texture de sa peau atteste l'éloignement de nos vingt ans, de nos premières amours. Il pose son sac de plage à côté de ses espadrilles, lance une serviette dans les airs, torero de pacotille. Il se met à quatre pattes pour étirer les coins et les maintenir avec des galets, lisser les dénivellations du sable. Je me souviens que j'avais envie de lui, autrefois. Hier encore peut-être, à cause du *limoncello*, et de la douceur de l'air. Aujourd'hui, sa méticulosité me donne envie de le prendre dans mes bras pour lui offrir une consolation à notre vieillissement, rien de plus.

Il a posé son après-midi pour la passer avec moi, ne m'en a pas voulu de mon départ en pleine nuit, du silence qui a suivi. Je me sens obligée de lui faire la conversation, d'entrer dans le jeu de la séduction. Rien de comparable avec la légèreté du premier soir. Je me tiens allongée à quelques centimètres de

son corps, n'éprouve pas de gêne pour les imperfections du mien. Au bord de l'eau, un couple d'adolescents se renvoie un ballon : eux ont les corps qu'il faut, même si je n'envie pas leurs existences, ce qui les attend jusqu'à ce qu'ils atteignent nos âges.

Un vendeur de beignets passe. Jacques me demande si j'ai faim, je décline. Il insiste, je le regarde marcher jusqu'à la cabane portative, payer le type aux mollets durs et cramés, revenir vers moi avec un sourire triomphant.

– Je nous ai pris du thé à la menthe. Tu te souviens qu'on en buvait, il y a vingt ans ?

Des traces de sucre collent au pourtour de ses lèvres. À nouveau, quelque chose m'émeut dans la joie qu'il met à savourer son beignet. Je me vois nettoyer d'un doigt le pourtour de sa bouche, m'approcher de ses lèvres pour les embrasser. J'y goûterais l'odeur de la pâtisserie, et de la menthe.

Un haut-le-cœur me saisit au souvenir du meneur.

– Ça va ? Tu n'as pas l'air bien ?

Il propose de m'enduire d'un supplément de crème, pour m'éviter les brûlures. Malgré le produit gras, ses mains sont sèches quand elles touchent mes épaules, descendent le long de mes bras. Toute sensualité est absente de ses gestes, de la manière dont je les reçois. Je m'allonge sur le ventre pour qu'il se consacre à mon dos, pour ne pas avoir à croiser son regard, l'envie que je pourrais y lire. Ceux qui nous regardent nous prennent pour un couple résigné, qui se tartine avec pour seul souci l'efficacité.

Un caillou sous la serviette me procure une gêne au niveau de la tempe ; je n'ai pas le courage de le retirer, ni même celui de me déplacer. Des gouttes de sueur percent sous la couche de crème, se rejoignent en rigoles au niveau de la colonne,

dans les plis des aisselles. Je devine plus que je ne la sens l'odeur ronde de ma transpiration d'été. Au lieu du bien-être habituel, j'éprouve un dégoût, l'envie de quitter la plage pour retrouver l'état de la ville la nuit, avant la rencontre avec le meneur. L'ivresse légère qui me guidait.

– Tu l'as échappé belle !

Je demeure immobile, les mots de Jacques n'ont pas de sens. Il évoque quelque chose qui ne m'intéresse pas, qui sera à côté de ce qui m'obnubile. Je voudrais qu'il se taise, que les gens sur la plage s'estompent, me laissent seule avec le ressassement de cette rencontre subie. Peut-être que si j'étais seule, de longues heures sur la plage sans bouger, je parviendrais à exsuder l'angoisse qu'a générée le meneur, la colère vaine contre ce qui n'a que failli advenir.

– Une fille de vingt ans a été tuée, avant-hier, à quelques rues de chez moi.

Je ne bouge pas. Quelque chose se déploie en moi, aussi nettement que la sensation de l'éveil, ce matin. Je ne bouge pas, il ne faut pas que je bouge. Seule l'immobilité me permet d'échapper à la folie qui gronde, aux conséquences de ce qui a changé en moi à l'instant où Jacques a prononcé ces paroles. La sueur continue à glisser le long de mon dos, à s'enrouler autour des branches de mes lunettes de soleil. Quelques grains de sable blanc, peut-être une dizaine, je devrais les compter, se distinguent sur la masse plus claire de la plage, dans l'espace restreint de ce que je peux voir depuis ma position allongée. Je ne pourrai plus me lever, jamais, plus quitter la serviette. Je m'évaporerai puis pourrirai là, à cet endroit choisi par Jacques parce qu'il était à l'exacte équidistance de la mer, des dunes et des autres touristes.

– Tu aurais presque pu croiser l'assassin, dis donc. L'heure

approximative du crime est 2 h du matin. Tu es partie de chez moi à quelle heure ? 1 h ? 1 h 30 ?

Des pas font crisser le sable près de ma tête. Deux voix se superposent à celle de Jacques, un homme, une femme, qui vont se baigner. Lui parle d'un type qui *n'a pas eu raison de faire ce qu'il a fait*, elle lui trouve des excuses, *il n'avait pas le choix, à sa place j'aurais fait pareil*. Ils ne se disputent pas, je crois même les entendre rire quelques secondes plus tard. Le crissement du sable se prolonge sous la serviette, comme si le sol continuait à vibrer après leur disparition.

– Tu dors ? Moi, je vais me baigner.

Je parviens à déployer un bras, enfouis une main sous le sable, la relève, laisse les grains me filer entre les doigts.

– Tu ne dors pas, mais c'est tout comme. Tu m'accompagnes ?

C'est facile, tout à coup, sans raison, de tourner la tête vers lui, de sourire, de lui dire que non. Il se lève et s'éloigne vers la mer. Le journal qu'il lisait est posé sur sa serviette, le vent en soulève par à-coups quelques pages. J'attends qu'il soit entré dans l'eau pour m'emparer du quotidien. La sueur au bout de mes doigts, mêlée à la protection solaire, laisse ses traces sur le papier.

L'article comporte une dizaine de lignes, la photo d'une rue que je ne reconnais pas. Il ne m'apprend rien de plus que ce dont Jacques m'a parlé. Une jeune femme de vingt ans a été retrouvée poignardée dans le quartier de Montpellier où habite Jacques. Aucun indice. La police mène l'enquête.

Le cliché, mal cadré, montre un ensemble d'habitations récentes, des immeubles semblables à ceux entre lesquels j'ai marché il y a deux jours, croisé quatre types qui ne m'ont pas poignardée. Je ne reconnais pas les lieux, pourtant l'image ramène avec une précision insoutenable le parfum de cette



nuit-là, l'ivresse et le bruit de mes pas, l'odeur de menthe dans l'haleine du meneur. Au premier plan, il y a le dénivelé d'un trottoir, assombri d'une tache sombre. La mauvaise qualité du cliché, du papier, ne permet pas de deviner s'il s'agit de sang, laisse le lecteur se demander si le journaliste aurait osé photographier ce sang, s'il aurait pu le faire avant l'arrivée de la police, l'installation des protections usuelles des lieux de crime.

– Elle est bonne, tu aurais dû m'accompagner. J'y retourne avec toi, si tu veux.

Jacques soulève sa serviette, en disperse le sable avec le mouvement du type en parade amoureuse. Il se sèche avec vigueur, objectivement il n'est pas mal conservé. Au bas de son dos, juste au-dessus du boxer, un triangle de poils clairs compose comme un socle à sa colonne, l'image m'attendrit. Pendant quelques secondes, monte l'envie d'accepter son invitation, d'abandonner le journal sur la plage, de courir vers l'eau et de jouer aux raquettes, de provoquer les regards blasés des ados pour nos comportements anachroniques. Puis Jacques s'estime sec, il repose la serviette avec des gestes trop précis de vieux garçon, s'affale avec une expiration exagérée.

– Je devrais poser plus souvent des demi-journées comme celle-là pour profiter de la mer. Il faudrait aussi que tu viennes ici plus souvent, pour m'aider à décrocher du travail.

Il tourne vers moi son visage où un sourire creuse les rides d'expression. La calvitie a gagné quelques centimètres sur le sommet du crâne, clairsemé les premières rangées de cheveux. Je ne parviens pas à imaginer sa tête au-dessus de la mienne pendant l'amour ; son rictus au moment de l'orgasme me revient, celui qu'il avait vingt ans plus tôt. Je le regarde avec douceur pour qu'il cesse de me parler, ne lui renvoie

aucun mot. Ses espoirs de conversation le maintiennent figé dans une pose d'attente, quelques secondes, avant qu'il ne renonce et se rabatte sur le journal qui a glissé entre nos deux serviettes.

Il en chasse le sable d'un geste un peu trop appuyé, s'attaque ostensiblement à la lecture des pages intérieures. Il ne commente plus les articles pour moi.